

SPORTS

« De blaireaux à héros », ces jeunes des cités au marathon d'Athènes

🕒 3 min • Julien Lesage



Cet article est issu du n°20231112
p.28 Paru le dimanche 12 novembre 2023

VOIR CE NUMÉRO

À 50 ans, Malek A. Boukerchi, un coureur de l'extrême, s'est lancé un nouveau défi : faire courir le marathon de la capitale grecque, qui se déroule ce dimanche, à des jeunes des cités.

Julien Lesage

Soudain le débit, d'ordinaire si échevelé, si passionné et passionnant, ralentit. Les mots peinent à sortir. Un étrange silence s'installe. Les yeux, cachés derrière les petites lunettes ovales, prennent une teinte rouge. L'émotion est trop forte. Malek A. Boukerchi semble, d'un coup, comprendre que « la belle aventure humaine » dont il est l'instigateur est sur le point de se réaliser.

Depuis le printemps, celui qui se définit — entre autres — comme un « guetteur et tisseur de rêves pour sublimer le réel » et un « philo conteur » intarissable s'est en effet lancé dans un défi fou : proposer à des jeunes adultes de 18 à 26 ans, non sportifs, issus de cités des quatre coins de la France ou réfugiés politiques, déscolarisés très tôt et, pour certains, tombés dans la délinquance, comme Nicolas, dont le procès a été reporté in extremis de quelques jours, de courir les 42,195 km d'un marathon. Le rêve prend forme « Pas n'importe lequel », sourit le quinquagénaire, celui — mythique, historique — d'Athènes qui se tient ce dimanche. Après de longs mois de sélections, d'entraînements, de joies et de déconvenues, la ligne d'arrivée n'a jamais été aussi proche.

« La solitude est une école de la guérison intérieure »

Le rêve prend forme pour le minot qui a lui-même grandi dans le quartier « difficile » du Drouot à Mulhouse et qui doit son ascension sociale à ses parents « aimants ». « Au quartier, il neigeait pendant les 4 saisons, mais cette neige c'était la drogue, se souvient l'anthropologue social, désormais à la tête de son cabinet parisien de conseil et transform'actions. Papa, qui était ouvrier chez Peugeot, et maman, qui s'occupait de nous jusqu'à ce qu'elle nous quitte quand j'avais 19 ans, ont tout fait pour nous protéger (il a 2 frères et 2 sœurs). Il a toujours cru à l'école laïque et été vigilant pour éviter qu'on ne sombre dans la délinquance. Je leur suis redevable. »

Diplômé en sociologie, en philosophie sociale, en management interculturel et d'une école de commerce, Malek A. Boukerchi découvre le monde de la course par hasard. « J'ai toujours joué au foot mais, à 28 ans, on me dit que je suis trop vieux pour jouer avec l'équipe première, je me renseigne pour d'autres disciplines. La plus simple, c'est la course, on n'a besoin de rien si ce n'est une paire de chaussures. Le foot, c'est ludique, la course, c'est ingrat. »

Pourtant, celui qui habite désormais à Villejuif y trouve immédiatement du plaisir. Il s'inscrit rapidement à des courses de 10 km qu'il avale en moins de trente-cinq minutes. « À l'arrivée je discutais avec des spectateurs, avec d'autres coureurs. Un coach colombien, Pablo, me dit d'augmenter la distance. Je ne savais pas que c'était possible. » Il y a d'abord les marathons, dont celui de New York en novembre 2001, deux mois après les attentats, puis les ultras.

Presque naturellement, le papa d'une petite Neïla-Lili (11 ans) devient spécialiste de ces courses de l'extrême, « des chevauchées fantastiques en autonomie totale dans des déserts ». Il participe au Marathon des glaces, en Antarctique, avec une température moyenne de - 40 °C, aux 1 000 Km de Mauritanie, à l'ultra-marathon dans le désert de l'Atacama (Chili), ou encore à la Trans Gaule qui traverse, sur 1 150 km (et en dix-huit jours), la France de Roscoff à Gruissan. « L'ultra-marathon, c'est être seul, mais la solitude est une école de la guérison intérieure, assure le romancier et artiste. Il ne faut pas confondre la solitude, qui permet un enrichissement personnel, et l'isolement, où tu es coupé des autres. La vraie vie est là. Outre le défi sportif, outre la connexion tellurique avec le sol, il y a des peuples premiers qui vivent dans ces endroits, je prends le temps de passer du temps avec eux, de rester une journée ou deux. Les pros, eux, traversent pour finir le plus vite possible. Moi, je pars à la rencontre. Les plus beaux paysages restent les visages. Les leçons sont permanentes. »

Des leçons qu'il souhaite désormais transmettre à « une jeunesse délaissée et en déshérence ». « Se dépasser pour soi, c'est bien, mais se dépasser au service des autres, c'est encore mieux », affirme-t-il. Après des mois de maturation, il crée, en début d'année, l'association « les 42 ». « 42 pour 42 jeunes et les 42 km d'un marathon », explique le polyglotte qui parle le français, le berbère, l'anglais, l'allemand et le russe. Il se rapproche des missions locales de plusieurs villes — La Courneuve, Aubervilliers, Bagnolet, Stains (« ces villes qui font peur »), du Creusot, d'Alsace, de la banlieue lyonnaise et de Montpellier — pour identifier des profils de jeunes candidats.

« Apprendre à retrouver une estime de soi »

Si les refus sont nombreux, il finit par en convaincre. « Ils vont apprendre à aimer leur corps, à retrouver une estime de soi, s'enthousiasme-t-il. Ils n'ont pas de diplôme mais, finir un marathon, c'est une preuve de ténacité, d'engagement, de discipline. Des qualités recherchées par les entreprises. »

S'il n'a pas pu réunir 42 jeunes pour cette première édition, Malek A. Boukerchi en emmènera 20 avec lui et une délégation totale de 38 personnes. Le coût de cette aventure, environ 50 000 €, est financé en grande partie par des chefs d'entreprise. Parmi eux, Pascal Guinot, à la tête d'une entreprise de BTP en Saône-et-Loire, qui s'est également engagé à payer le permis de conduire pour les jeunes qui franchiront la ligne d'arrivée dimanche. « Ces chefs d'entreprise s'engagent également à les embaucher ou à leur proposer des formations, je casse les barrières sociales », savoure le guide.

À quelques heures de la course, l'émotion était déjà palpable. « Il y a de l'allégresse mais aussi de la peur, beaucoup, parce que les jeunes doutent, mais cela doit être un moteur, une adrénaline. Certains m'ont dit qu'ils en avaient parlé à leurs parents et que ces derniers étaient fiers. Ils étaient considérés comme des blaireaux dans leur quartier, par leur famille, et maintenant ils sont des héros. Pour moi, ils ont déjà gagné. » De blaireaux à héros, il n'y a parfois que quelques pas...